

Communication : “Victor Gelu et les poètes provençaux vers 1840 Le statut du réalisme”, *Actes du colloque Victor Gelu, Marseille au 19e siècle*, Université de Provence, 1986.

Dans l’*“Avant-propos”* des *Œuvres complètes* de V.Gelu, en 1886, Mistral salue dans le poète de Marseille “un mâle de la race”, juste et puissante délégation de la parole d’une cité et d’un parler reçus comme masculins par nature. Comme si le Maître supposait d’évidence que la parole rhodanienne, la plus douce et la plus belle selon ses critères, était parole de femme et parole de rêve. Et Mistral en cela ne fait alors que reprendre les fantasmes qui traversent les querelles, à peine éteintes, de Roumanille et de Gelu, comme de Trussy (1) et de Mistral : le dialecte “maritime” apparaît, par nature, plus propre à porter la charge de vérité et de “*masclum*” que Gelu, désormais figé pour l’éternité, assure à tout jamais.

“La civilisation et son niveau fatal, la centralisation et son badigeon banal, peuvent émasculer ce peuple, [...] quand tout sera pareil, quand tout sera terni, c’est dans l’ouvrage de Gelu que revivra la plèbe marseillaise [...] Quarante ans avant tous, Gelu, avec son instinct de poète de génie, avait juste deviné ce grand côté de l’art qui a tant de vogue aujourd’hui, l’observation exacte des milieux sociaux, la peinture nue et crue de documents humains [...] Une fois de plus, cette langue provençale que tant de ses enfants affectent d’ignorer [...] a ouvert à l’art moderne une voie nouvelle vers la splendeur du vrai”. (Mistral)

Et, à relire sa préface des *Chansons provençales et françaises* de 1840, comme ses notes autobiographiques, le lecteur d’aujourd’hui peut être agacé, ou fasciné, de l’insistance avec laquelle Gelu place son œuvre sous les signes liés du vérisme et de la force brutale de son dialecte : de fait, si ses chansons françaises n’avaient rien qui puisse surprendre les Marseillais d’alors, ses chansons provençales (alternées avec les françaises en 1840 et non groupées comme dans l’édition de 1856), ne pouvaient que frapper par leur ton tout à fait nouveau dans la poésie provençale, et plus particulièrement marseillaise, de son temps.

Pour autant, Gelu n’a rien d’un météore fulgurant : les *Chansons* de 1840, aussi originales soient-elles, procèdent d’un effet-mode, avec lequel elles sont, fondamentalement, en opposition dialectique, et le statut du réalisme naît de cette situation intenable. Le réalisme, loin d’être un fruit naturel d’un donné dialectal, et d’une situation socio-économique particulière, est en fait, du moins le pensons nous après une étude attentive des textes, et tout particulièrement de la presse d’alors, solution provisoire et sans issue, retournement fulgurant de la dominance diglossique par l’acceptation extrême de toutes ses données. Épisode fugitif, bien mal étudié, que cette éclosion “réaliste” marseillaise au tournant des années 1840, sur lequel pourtant ont été fondées bien des analyses, pour ne pas dire bien des opérations consciemment ou inconsciemment idéologiques : d’un côté, de Mistral à Ripert (2) et bien au-delà encore, l’étiquette du “réalisme marseillais” entérine, dans l’éternité du “génie” des dialectes, la séparation et la complémentarité des deux grands versants de la langue de la Basse Provence (maritime et rhodanien) ; de l’autre, dans une opposition tout aussi métaphysique, le “réalisme marseillais”, que des enthousiasmes peuvent même qualifier de “poésie ouvrière”, culpabilise à tout jamais un félibrige rhodanien convaincu de passéisme et de ruralité factice.

Cette communication, qui bien entendu refuse ces faciles manichéismes, s’autorise d’une recherche plus générale sur l’écrit en provençal de la Révolution à 1853, date du second congrès des écrivains provençaux et veille du Félibrige (3), tout comme elle se fonde sur un intérêt particulier pour Gelu et son parler : l’enseignant de provençal que je suis y retrouve (quelles que soient les plaintes de Gelu, persuadé d’être le dernier à parler, donc à pouvoir vraiment comprendre ce dialecte), la langue de ses grands-parents.

Ma démarche est une démarche historique, où la mise en place chronologique des faits prime sur la mise en place des définitions d’écoles littéraires : à cet égard, le “réalisme marseillais” s’inscrit en fait dans une longue et complexe succession d’œuvres qui, dans les effets publics de plus en plus immédiats, s’autorisent les unes des autres, dans un effet d’action-réaction. Et ce dans le contexte de la diglossie marseillaise, différent à bien des égards de la diglossie des autres régions provençales.

1 - La traversée du désert.

Elle est le fait de toute une génération, née peu avant la Révolution, comme Pierre Bellot (né en 1783) ou à ses débuts, comme T.Achard (né en 1790) : arrivés à l'âge d'homme sous l'Empire, leur bilinguisme (diglossique) "naturel" ne peut s'investir dans un écrit provençal, sinon, épisodiquement, dans celui de la chanson : "l'idiome natal", dont les Marseillais, de Gros à Achard père (l'auteur du célèbre dictionnaire de 1785) s'accordaient à poser, face au français, le génie "énergique et naïf", est dépossédé même de son registre toléré, celui de la poésie amoureuse et anacréontique : le préfet de l'Empire Thibaudeau a regroupé les "Troubadours" dans une société quasi-officielle où l'on ne versifie plus qu'en français (Cf. *Année lyrique des Troubadours*, Marseille, 1811). Et quand le musicien Carvin (4) se risque à la seule pièce imprimée en provençal, *Meste Barna*, c'est significativement par amour pour la belle Lyonnaise Bontour, sa voisine, que le marchand des Grands Carmes se décide à parler français. Les jeux semblent faits.

La Restauration, passé le temps d'un salut où, à l'occasion, le provençal semble connoter une adhésion plus personnelle, moins formelle que celle du français officiel, va confronter ces rimeurs marseillais à une tentative d'une tout autre envergure, celle de l'Aixois Diouloufet. Le bibliothécaire ultra de la Méjanes vient à l'écrit provençal par un discours redondant sur la Langue, repris directement de Gros et des provençalistes du 18^e siècle, qu'il investit dans un registre alibi : son ouvrage didactique sur l'élevage des vers à soir, *Leis Magnans*, veut parler au peuple sa langue pour mieux le toucher, mais il s'autorise des plus hautes protections et du légitimisme exalté de l'ancien émigré. Le réalisme familial de l'Aixois, repris encore dans ses fables comme dans ses poésies politiques, met au service de son renaissantisme proclamé le "naturel" de la parole populaire, tout particulièrement celle qui va de l'adulte à l'enfant, de l'homme à l'animal familial : connivence du mot juste, bien commun de tous les Provençaux, mais aussi, et c'est ce qui explique à la fois la gloire et l'isolement de l'Aixois aux vitupérations ultras, opposition formelle des deux langues, crispation "nationaliste" sur une Provence révolue, culpabilisation des Provençaux qui abandonnent leur langue, bref, tous les thèmes à venir du Renaissantisme organisé.

Même si Diouloufet en infiltre les foyers d'édition, Marseille demeure indifférente. La greffe renaissantiste ne prend pas. En témoigne l'échec de la première tentative de recueil collectif, *Lou Bouquet Prouvençaou*, lancée en 1823 par T.Achard ; l'imprimeur y réalise le désir du Père mort (5) en présentant les poètes provençaux du 18^{ème}, et ses contemporains : les deux gloires aixoises Diouloufet et d'Astros, et la modeste phalange marseillaise, au registre tout local. Significativement, P.Bellot, qu'Achard a pourtant édité en 1822, n'y figure pas. Non que le petit marchand-fabricant drapier ne partage pas les idées de Diouloufet : il a publié en 1820 un terrible pamphlet en dialecte, *La counfession d'un Jacob*, contre le directeur du premier journal libéral de Marseille. Mais le propos de Bellot, et les raisons de son succès, sont tout autres : il suffit de lire cette première œuvre pour les comprendre. Loin de sacrifier à la traditionnelle mythologie, qui fait du pêcheur de Saint-Jean le représentant du bon peuple loyaliste, Bellot choisit de lui faire défendre les idées jacobines, face à un bastidan rassis, qui vante en termes choisis les plaisirs de la campagne. Paradoxalement, le succès de Bellot tient à ce double décentrage : le boutiquier de la rue des Feuillants, à deux pas du Cours, est un homme de Marseille Ville, bien éloigné de l'archaïsme de la Ville Vieille, qu'il ne magnifiera jamais. Et son idéal de vie s'inscrit, dans la dimension du plaisir, en un lieu décentré : la campagne, la bastide dominicale, la chasse, les parties de pêche... Le réalisme de Bellot, concrètement, renvoie à l'imaginaire collectif marseillais : il n'est témoignage que d'une mentalité, mais cela suffira à faire de Bellot le "Poète national" de sa ville, y compris des plus hostiles à l'expression provençale : n'est-il pas significatif que, un an à peine après son terrible pamphlet anti-libéral, Méry publie pour la première fois *Lou Poueto cassaïre* de Bellot dans son alerte et bien peu provençalisant *Caducée* ? Alors que le jeune libéral Méry n'a que raillerie pour la poésie ultra, et "patoise", d'un Diouloufet. Et de même, en 1829, au plus fort d'une hystérie anti-provençaliste qui secoue la presse libérale, Bellot est sans problèmes porté par elle.

C'est donc bien parce qu'il ignore la tentation renaissantiste, tant dans la glorification du passé troubadouresque que dans la dérélitction devant le sort présent de la langue, parce qu'il refuse de condamner la francisation inéluctable (Bellot se veut auteur français et ses recueils

sont bilingues), que le Marseillais peut gagner un véritable public : de 1822 à 1829, son recueil poétique, trois fois publié et chaque fois élargi, est un succès de librairie.

On reprochera à Bellot en 1840, Barthélémy en particulier, d'avoir perverti son provençal d'une rhétorique française qui n'est pas dans l'esprit du dialecte : "l'aurore, les neufs sœurs, les Muses, l'Hélicon, etc". C'était ne pas voir qu'il en avait absolument besoin, pour lui autant que pour son public. Il suffit de lire d'affilée un morceau de Bellot et quelques pièces françaises publiées alors à Marseille pour le comprendre. Son "réalisme" est simplement celui du "naturel", et pas du tout celui de la description d'une ville et de ses types sociaux qu'il effleure seulement (6). Il lui suffit, pour transgresser les normes dominantes, de parler "naturellement", c'est-à-dire de parler en dialecte. (Le français parlé, à en juger par d'abondants témoignages, n'a pas encore ce caractère de "naturel" qu'a pu avoir par la suite le "francitan"). L'audace n'est pas tant d'écrire en dialecte que d'écrire "naturellement", ce qui est impossible dans le français d'alors. L'audace est telle qu'il convient de l'assortir des poncifs dominants et intériorisés. Le réalisme de Bellot tient simplement au fait qu'il renvoie les Marseillais à leur "naturel" linguistique, sans les culpabiliser de reproches renaissantistes sur l'abandon de la langue et les encombrer de connaissances pour eux inutiles sur l'ancienneté de la Langue et les Troubadours.

Dans cette longue "traversée du désert" qui va jusqu'à la Révolution de Juillet 1830, le "*Poueto-Cassaire*" propose à tous les Marseillais, dans leur bien commun qu'est le dialecte, et sans la moindre opposition au français, une poésie du plaisir en accord avec leur imaginaire collectif. L'écrit provençal transgresse la diglossie, non pas en se posant artificiellement en Lettre, en Œuvre voulant tenir tous les registres, comme le veut alors Diouloufet (Cf. sa préface de *l'Épître à Lammenais*, Aix, 1825), mais en occupant solidement le registre mineur, hors-littérature, de la connivence marseillaise. Ce réalisme, qui n'est réalisme que dans l'adéquation à la parole familière, a pour référent un Marseille unanime dans l'expression dialectale, un cercle plein. L'écrit dialectal n'est en aucune façon reflet d'une situation sociologique, donc "parole du peuple", ou désir de salvation d'une Langue inscrite dans un passé et dans un espace nationaux. Pour ne pas faire d'adeptes, Bellot n'en est pas moins lu, et fort lu.

Alors que la jeune génération littéraire met tous ses espoirs dans une décentralisation de la création et de l'édition qui ferait de Marseille un foyer majeur de la littérature française, Bellot campe résolument, et apparemment sans les théoriser, sur des positions "nationales-marseillaises", d'autant plus difficiles à tenir que l'air du temps, tout particulièrement dans la jeune presse libérale, présente systématiquement un Marseille clivé : le Marseille moderne, la Ville Neuve, parlant français et soutenant les idées libérales, le Vieux Marseille maintenant l'ancienne langue et les convictions légitimistes.

On comprendrait bien mal Victor Gelu si l'on ne mesure pas combien il a été sensible, avant son départ en 1829-1830, à l'idéologie de ces milieux libéraux qu'il admirait, et combien, pour ce jeune homme (né en 1806), Bellot, qu'il connaît et récite à l'occasion, est cependant l'homme d'une autre génération, et de tout autres aspirations.

L'événement, tombé depuis Paris sur Marseille, et les grands changements qui vont suivre 1830, vont paradoxalement, dans une francisation dorénavant triomphante et une prospérité marseillaise directement liée à l'entreprise coloniale française, faire naître autour de Bellot une véritable école marseillaise.

2 -L'usage politique d'après 1830 :

Paradoxalement, c'est la tentative d'utilisation politique, et son échec, entre 1830 et 1835, qui va permettre l'éclosion de cette école, en liquidant, bien malgré elle, l'amorce d'une lettre provençale ayant pour référent, non plus le Marseille unanimiste de la connivence dialectale, mais bien un Marseille clivé sociologiquement. La parole dialectal dont s'emparent certains légitimistes est celle, bonhomme et ironiquement naïve, du patron pêcheur des vieux quartiers. Gelu est alors absent de Marseille. Mais comment aurait-il pu ignorer la célèbre entreprise du négociant Taix, et de ses épigones ou adversaires ? Pour limitées qu'elles soient en nombre, ces interventions posent le dialecte en référence directe à une réalité sociologique et culturelle

en réduction rapide : Saint-Jean, pour gronder encore dans les premières années de la Monarchie de Juillet, est dorénavant hors-temps. La délégation de parole populaire sur laquelle jouent les légitimistes de *La Gazette du Midi* est facilement retournée en limitation de parole et de registre par ses adversaires : le consensus réalisé autour du nouveau régime dans la population marseillaise (malgré l'union inattendue des deux ailes extrêmes d'opposants, légitimistes et démocrates avancés), risque d'isoler un écrit provençal enkysté dans le ghetto *San Janen*. Et de le figer dans le pseudo-réalisme d'une parole populaire fossilisée et d'une graphie hyper-simplifiée.

Le ralliement au nouveau régime d'un Bellot, ralliement public, et les modestes ambitions d'un Isnardon (le premier, en 1832, à souhaiter que la poésie marseillaise élargisse ses registres), ambitions tout à fait opposées au "réalisme marseillais", beaucoup plus que les tentatives de Desanat, défaussent l'écrit marseillais dialectal de l'entreprise légitimiste : Desanat, l'ex-forgeron de Tarascon devenu courtier, se bornait à écrire en provençal ce que tant d'autres écrivaient alors en français. Le chansonnier libéral, désormais "*Troubadour natiounaou*", malgré son entrisme dans *Le Sémaphore* qui l'imprime (et lui donne un retentissement certain), ne peut subvertir la logique francisatrice de ses amis politiques. Par contre, l'entreprise de Bellot, perpétuée et élargie, dans la mesure où elle se démarque clairement de *Patroun Coouvïn*, alias Taix, va permettre, dans l'imaginaire "unanimiste" marseillais, d'intérioriser et de dominer les bouleversements socio-culturels de la métropole méridionale.

L'assimilation de l'écrit dialectal au vérisme sociologique, et politique, du vieux quartier des gens de mer, ne pouvait que l'enfermer dans un ghetto, et ne justifier sa présence que par le reflet d'une situation de persistance, en inertie sociologique, d'une langue par ailleurs condamnée. Le référent d'un Marseille clivé sociologiquement et linguistiquement est ainsi écarté.

3 - L'explosion littéraire de 1835-1840 :

À son retour à Marseille, en 1835-1836, Gelu ne peut que constater la simultanéité de deux phénomènes que l'on n'a pas habituellement rapprochés : l'inflation soudaine, et inattendue, de l'écrit provençal, le constat public d'échec de la littérature française de Marseille.

En 1836, année où Bellot publie une luxueuse édition de ses *Œuvres complètes*, dont la présentation même apparaît comme une victoire de la décentralisation littéraire, le journal *Le Messenger*, libéral rallié au régime, commente ainsi l'ouvrage de G. de Flotte, *Essai sur l'état de la littérature à Marseille, depuis le 17^e siècle jusqu'à nos jours*, (Paris, 1836) :

"Il n'y a pas eu de littérature à Marseille depuis le 17^e siècle, je dis de littérature originale, indépendante, ayant ses formes à elle, ses types et ses couleurs [...] Notre littérature n'a été que ce que peut être toute littérature de province, un pâle reflet, une copie décolorée de celle de la capitale" (22 juin 1836). *"Marseille, terre classique du prosaïsme et des sentiments mercantiles, oserait soutenir une lutte insensée contre Paris, le foyer des lumières, le séjour séducteur de l'élégance et du bon goût, Paris où le génie français a établi son trône éblouissant ! O dérision ! O blasphème ! Telle est l'extravagante donnée de M. de Flotte"* (7 août 1836).

Mais, parmi les auteurs marseillais dont de Flotte a omis de parler, *Le Messenger* cite avec éloges Carvin, et surtout Bellot : *"P. Bellot a publié une foule de poésies provençales pleines de naturel et de souplesse, étincelantes de verve et de gaîté originales. M. Bellot manie avec un admirable talent notre ancienne langue nationale, et son nom est des plus populaires à Marseille. À mon avis, ses poèmes valent beaucoup mieux que les poésies françaises de M. de Flotte, de Mlle Eulalie Flavier, et de tant d'autres médiocrités vaniteuses qui nous ennuiant avec leurs fadaïses rimées"* (24 juillet 1836).

On ne saurait mieux exprimer la dimension de plaisir de ce réalisme naturel du langage, face à l'ennui que procure le français académique. Et cette dimension est encore amplifiée par les Marseillais de Paris, qui, depuis la capitale et dans l'effet-Jasmin, accueillent avec faveur cette poésie qui trompe leur nostalgie et fonde la vision spectacle du pays décor, du pays rêvé.

Ainsi, l'ancien journaliste de *La Gazette du Midi*, Albert Maurin, dans un long feuilleton consacré à Bellot (dans le *Journal Général de France*, repris par *La Gazette* le 16 janvier 1840) écrit :

“Pierre Bellot, dont la Provence entière connaît le nom, applaudit les vers, et qui a obtenu les honneurs de plusieurs éditions dans une ville toute adonnée au commerce et qui ordinairement ne s’occupe guère de littérature [...] quand je le voyais, dans sa maison des champs, déboucher un vieux flacon [...] et nous récitant quelque’une de ses poésies inédites ; à la pureté du ciel, aux guirlandes de vigne qui nous entouraient, à la douceur et à l’harmonie de cet idiome provençal, infiltré de grec et de latin, je me suis cru souvent transporté à Tibur, écoutant l’amant de Délie nous réciter quelque’une de ses épîtres philosophiques” !

Le *Sémaphore*, l'organe de la bourgeoisie d'affaires de tradition libérale, est le plus sûr soutien du poète marseillais : le 8 octobre 1840, par exemple, L.Méry y définit bien le statut du “réalisme” de Bellot, poète d'une atmosphère, d'une connivence, et non d'une réalité sociale :

“Si vous n’aimez ni nos collines pelées, ni nos simples et modestes bastides, ni nos petits vallons où l’olivier et la vigne foisonnent, ni nos étroits sentiers bordés de thym et de genêts, ni les romérages où le galoubet et le tambourin provençal marient leurs sons primitifs ; si notre sol, notre Midi, notre mer, ne disent rien à votre cœur, ne lisez pas les poésies de Bellot, vous ne les comprendriez pas...”.

Poésie qui ne peut être appréciée que sur place, ou au loin par un Marseillais expatrié, donc poésie par définition sans aucune ouverture sur ce qui n'est pas la région :

“Ne vaut-il pas mieux respirer la fleur sur le petit morceau de terre où elle est née, en plein soleil, et plein air, que dans le vase où on l’a impitoyablement exilée [...] Ainsi Bellot a-t-il pour admirateurs tous ceux de ses lecteurs qui ont un vif attachement pour le pays”.

Mais si l'article conclut sur la nécessité de faire, par une édition à la portée financière du peuple des villes et des campagnes ce que les “déclamateurs” ont fait déjà autour d'eux pour la poésie de Bellot, la portant jusque dans la solitude des bergers, le journal est sans la moindre illusion sur l'avenir du provençal :

“La cause de la décadence de la langue provençale est toute simple et toute naturelle : c’est la partie qui se délaye et finit par se fondre entièrement dans le tout, il n’y en a pas d’autre”, rétorque le journal à De Gabrielly qui mettait en cause le registre étriqué des auteurs provençaux (dans son *Manuel du Provençal, ou les Provençalismes corrigés*, Aix, 1836). *“La nation provençale, comme partie d’un grand tout, ne peut plus raisonnablement envisager une perpétuation de sa langue (23 décembre 1836). Et, superbement, devant l’adoption du français par les écoles de Méhémet Ali, dans cette Egypte où vivent tant de Provençaux, le journal écrit : “L’acquisition d’une langue parlée par un peuple aussi avancé que le peuple français est le meilleur moyen de détruire les derniers vestiges de la barbarie [...] La langue n’est-elle pas le peuple lui même, et ce que Buffon a écrit du style, ne peut-on pas aussi l’appliquer à la langue, et dire que la langue, c’est la Nation ?”*

L'inflation de textes provençaux, à partir de 1836, procède de cette évidence de la francisation nécessaire, et de l'échec d'autant plus pesant de la littérature de Marseille en français. Le refuge du provençal n'est en rien aspiration rennaisantiste, les lourdes préfaces érudites plaquées à l'occasion ne doivent pas faire illusion : celle de Bouillon-Landais, (dont *Le Frondeur Marseillais* qu'il dirigeait en 1829 pourfendait le patois, comme toute la presse libérale), ouvrant le *Gangui* de Chailan en 1840 se termine par une pirouette après des pages d'historique : *“tenant à l’indépendance de mon opinion et désireux de vivre en paix avec le genus irritabile, je veux éviter d’être entraîné, malgré moi, sur le terrain dangereux de la poésie provençale contemporaine” !*

Non, vraiment, la gloire des Troubadours, même en alibi commode, ne justifie pas l'entreprise des Chailan, Leydet, Bouillon-Landais, etc. : seule compte la dimension du plaisir.

L'exemple de Chailan est particulièrement net : jeune auteur français et collaborateur des journaux libéraux avant 1830, fondateur de l'Athénée qui rejetait même l'accent méridional, le voici lisant en janvier 1836 *Lou Péysan à la représentation deis amours dé Vénus*, devant la Société des Belles Lettres, Sciences et Arts de Marseille, où il siège avec Bellot ! De 1836 à 1840, année où la maladie l'emporte prématurément, toute la presse de Marseille accueille avec faveur ses productions, directement inspirées de Bellot.

Mais cette fois, la connivence marseillaise, connivence de tous les "*Marseillais pur-sang*", comme dira Gelu, se forge dans la distanciation amusée prise avec le proche terroir, les "bastidans", les "*quichiés*". La justesse d'expression, la saveur du dialecte portent sur une réalité mise en spectacle dans la péjoration sociologique. Tout Marseille rit, en provençal, de ces paysans qui ne savent encore parler que provençal. La modernité urbaine s'assume dans l'impossibilité de se dire vraiment en dialecte, mais le sentiment "national-marseillais" la traverse dans l'effet-miroir du dialecte désormais porté par l'autre, le rural. Et, bien au-delà des amusements du peseur statisticien Chailan, cet effet de distanciation pénètre désormais toute la société marseillaise : est-ce un hasard si, dans les sociétés ouvrières catholiques s'élabore alors la Pastorale qui va, à partir de 1844, incarner pour beaucoup de Marseillais leur provençalité, dans la mise en scène familière des paysans du proche terroir ? Le "réalisme" de Chailan, aussi différent soit-il de celui de Maurel et de sa célèbre Pastorale, procède sans doute de la même impossibilité marseillaise à se mettre dorénavant en scène : la provençalité est décentrée vers la ruralité, et il faudrait, pour faire grief au premier Félibrige d'être allé dans ce sens, ne pas avoir lu, de Bellot à Maurel ou Chailan, les Marseillais des années 1830-1840.

"Elles sont provençales de la tête au pied, provençales par l'idée autant que par l'expression, et surtout marseillaises", pouvait écrire L.Méry dans sa préface aux *Obros coumpletos* de Bellot, en 1841. Et surtout marseillaises, alors qu'il y est si peu, en définitive, question de Marseille. Chacun comprenait que le problème n'était pas là.

Or, la nouveauté, qui ne tente ni Bellot ni ses fidèles de la presse marseillaise, (mais à laquelle la légitimiste *Gazette du Midi* est d'autant plus sensible que le maître d'œuvre, Azaïs, est un ami politique et un collaborateur occasionnel), est l'institution, par la Société Archéologique de Béziers, du concours annuel ouvert à tous les auteurs de langue d'oc. Ce souci de l'ensemble occitan, cette obstination à en affirmer l'unité linguistique dans la diversité dialectale apparaît dans de nombreux articles du grand journal légitimiste, marseillais, mais aussi largement méridional. Alors que la presse gouvernementale ou libérale de Marseille n'a que mépris pour les "*grossiers patois hurlés*" dans l'arrière-pays et se soucie comme d'une guigne de la réalité d'une hypothétique langue d'oc.

Ce n'est certainement pas un hasard si le libéral Desanat, (qui lance en 1841 *Lou Bouillabaisso*, journal entièrement rédigé en vers en langue d'oc) est le premier Marseillais à concourir à Béziers, en même temps que l'ultra légitimiste Diouloufet : Marseillais d'adoption, mais Tarasconnais au centre du triangle de ses souscripteurs du *Bouillabaisso* (Montpellier - Avignon - Toulon), écrivain dialectal, mais politique à la vision "hexagonale", sans ces vestiges d'autonomisme marseillais si forts encore dans le grand port, il élargit naturellement son horizon dialectal à celui de tout le Midi, superposant sans problèmes deux langues pour une patrie, dans le culte du progrès et de la modernité. Le désir attendrissant de Desanat et de ses épigones de passer à la "vraie" poésie, à l'ode par exemple, de chanter les "vrais" sujets : la conquête de l'Algérie que l'on approuve sans états d'âme, les grands travaux dont on se félicite, l'instruction, etc., tendent à la fois à mettre le dialecte à la hauteur du français et à le vider de cette force "réaliste" qui était celle de la connivence marseillaise : c'est très volontairement que Desanat francise ses vers et son langage. Il s'en explique souvent : il prend le dialecte à son niveau et dans son usage réel, sans recherche d'un pittoresque artificiel, pour le hausser aux grands registres de communication. Tentatives qui eurent des échos nombreux, et ambigus. On peut en juger par ces deux extraits du *Messenger*, désormais contrôlé par Thiers, et qui publiait sans problèmes du Chailan à côté des poésies françaises au goût du jour de son directeur ; le 20 août 1840, il écrit sympathiquement : "*Poésie provençale : l'ode suivante que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs est de M.Barthélémy, conservateur de notre cabinet d'Histoire Naturelle. Son style, comme on le verra, a une tournure toute différente de celle qui est à suivre dans la poésie légère. On peut dire que c'est de la poésie provençale pour les classes moyennes de la société qui, dans le discours, se*

rapprochent le plus du français. C'est le genre de Dezanat(sic). Pourquoi ne chercherait-on pas à rehausser le provençal jusqu'à le rendre "lou lengagi deis dious", selon la qualification de Chailan, et peut-on le rehausser au-dessus de l'ode à moins de faire un poème épique de longue haleine ?"

La Guerro santo en Algerio (Odo dédiado à l'Armado Francesa (a : sic) en Afriquo

Diou Mars embouquo ta troupetto ! S'agis pas de faire bouquetto. Emplissé teis masclés poumouns ; Faut que d'une voix esclatanto Vagués diré la guerro Santo Eis villos coumo eis villageouns [...] Arabé ! Toun houro es sounado ! / Ta raço séra faucejado Coumo din leis champs la meïssoun !

Sanguinaire exhortation, qui, pour réjouir le cœur patriotique de Bellot, ne le convainquait pas quant à la forme :

Diguo-mi, cher ami, cresi qu'eres poumpetto, Lou jour que nous as dich, embouquant ta troupetto, Que lou vers prouvençaou qu'es doou frances vesti Es plus noble qu'aqueou que de raço es sourti [...] L'aoutour que voou d'uno odo empruntar lou lengagi, Que sus un ton serious mounto soun diapasoun, Esquirlo coum'un ai qu'engaougno lou quinsoun.

C'est en définitive l'avis du *Messenger* qui écrit le 25 août 1840 : "Les poètes provençaux pullulent. On en cite un qui vient armé de pied en cap d'un volumineux poème épique, qu'il a imaginé et élaboré dans la solitude des Alpes" !

La tentative de Gelu s'inscrit dans une réaction de rejet, tant à l'égard de ces aspirations au registre "noble" que de la poésie apprivoisée de Bellot. Mais, pour être certainement la plus fracassante, elle n'est pas la seule, et le drame de Gelu tiendra au sentiment de s'être fait voler la vedette par "*le pâle Chichois*" de Bénédict.

4 - La rupture Gelu - Bénédict et la querelle de Chichois :

On imaginerait difficilement la participation de Gelu ou de Bénédict au concours annuel de Béziers : leur poésie est toute marseillaise, et seulement marseillaise. Le clerc besogneux de 34 ans qui publie en ce début d'été 1840 ses *Chansons provençales et françaises* est presque immédiatement suivi par le chroniqueur artistique du *Sémaphore* qui donne son premier *Chichois*. La position sociale de Bénédict et sans doute, (au delà de la paranoïa de Gelu l'accusant de lui avoir volé son œuvre), une vraie jalousie d'écrivain, ont pratiquement barré à Gelu l'accès du journal et de la presse marseillaise.

Il reste que pour les Marseillais les deux hommes se confondent dans une même tentative : d'ailleurs, à bien des égards, leurs préfaces peuvent entretenir la confusion. La prise de parole en "patois" est dans les deux cas présentée comme occasionnelle, démarquée de tout renaissantisme, dédaigneuse des normes supposées d'une Langue imaginaire. Il ne s'agit que de peindre, et les termes employés se retrouvent encore identiques, "*le bohémien*", "*le bédouin*" de Marseille. Et tout naturellement, de le faire s'exprime dans le seul langage qui est encore le sien.

Même agacement (discret encore, il sera plus qu'agressif dans les préfaces ultérieures) à l'égard de la foule grossissante des auteurs provençaux, même sentiment que le ton juste n'a pas été trouvé. Même conviction que le dialecte populaire ne convient qu'à un seul registre, celui de l'expression populaire spontanée, et qu'il est plus que contraire au génie de la Langue, si langue il y a, de vouloir lui en conquérir d'autres.

Le silence presque total fait autour de l'œuvre de Gelu ne peut pas seulement s'expliquer par le fait de ses personnages : y voir une réaction de rejet de la mise en scène du peuple par la bourgeoisie marseillaise serait oublier l'accueil enthousiaste fait par cette même bourgeoisie au *Chichois* de Bénédict. Et toute la querelle de *Chichois*, qui emplit les colonnes des journaux marseillais en cette fin d'année 1840 ne tourne que sur un point : le registre naturel, et efficace,

de la poésie provençale. Le consensus établi, quelles que soient les réserves, autour de *Chichoïs* par toute la presse de Marseille, y compris la pudibonde *Gazette du Midi*, repose sur cette constatation d'évidence : le plaisir véritable éprouvé à lire du "patois" tient à sa conformité avec le plus juste de l'expression populaire, avec ce qui n'est pas traduisible en français, avec ces idiotismes dont Gelu a ramassé la force et le sel. En encensant *Chichoïs* dans *Le Sémaphore*, puis dans *Le Messager*, Barthélémy (le "grand" poète marseillais de Paris, qui a inspiré Bénédict, et à qui *Chichoïs* est dédié), pose longuement et durement le vrai problème : à quoi bon écrire en provençal ce qui peut vraiment s'écrire en français, à quoi bon faire comme si ? Le registre du naturel linguistique est le seul qui puisse procurer le plaisir véritable. Or, ce naturel linguistique (auquel tiennent tous les Marseillais, et surtout les Marseillais cultivés, les "*Marseillais rassis*" dont Gelu sait qu'ils sont son vrai public), ne se trouve plus spontanément que dans les couches sociales les plus marginalisées, chez les déclassés, les *nervis*... Dernier avatar de la délégation de parole : la mise en scène de la parole du *nervi*, du "*quécou*", loin de signifier l'irruption sur la scène littéraire du peuple travailleur, signe en fait le consensus général réalisé dans la francisation : pour un temps encore, avant que la langue ne s'éteigne définitivement dans les jeunes générations, c'est cette parole des déclassés qui va porter, pour tous, le traditionnel génie de l'idiome natal, "*énergique et naïf*", doux et véhément, dans une dernière nostalgie de l'outil magnifique qu'il aurait pu être, et qu'il ne sera plus jamais.

On comprend que cette brève fulgurance n'ait absolument pas pu fonder une école, puisque par définition on ne peut bâtir sur ce qui est négation de la littérature. On comprend aussi que Barthélémy, (qui montre dans sa lettre à Bénédict avec quelle cruelle maîtrise il peut manier l'idiome natal), pas plus que Bénédict en définitive, ne peuvent envisager une œuvre suivie en dialecte. On comprend encore que Gelu, passée la première explosion créatrice des années 1838-1841, mettra quinze ans à digérer cette expérience redoutable.

Il se gausse en 1855 de l'inflation accrue des poètes provençaux, des "*fourbisseurs de gallicismes*" qui croient prétentieusement sauver une langue moribonde en l'alignant sur les registres du français... Mais il comprend en même temps qu'il faut ouvrir à cet outil formidable qu'est le dialecte la spécificité d'un champ littéraire : ce sera la stimulante, douloureuse et souvent énigmatique entreprise qui court de *Nouvè Grané* à la traduction de l'extrait de *Don Quichotte*... Il est vrai que Gelu avait engagé le sens de sa vie, de sa réalisation personnelle, dans cette tentative qui n'était pour Bénédict que provocation amusée et divertissement.

Saluant en 1886 "*l'obro virilo e poudouso*" du Marseillais, Mistral regrettait qu'en 1853, alors que les poètes provençaux se réunissaient pour la seconde fois et que la tentative félibréenne s'annonçait, Gelu s'isola et "*leissè courre la farandoulo*"... De fait, on imagine mal le chansonnier dans "*l'estrambord*" encigalé des premiers *Armana* félibréens !

Mais comment ne pas voir que cet isolement de Gelu, tout comme celui de Bénédict d'ailleurs, est congénital à sa poésie, à sa conception de la langue, et s'affirme dès 1840, dès la publication des premiers journaux en provençal en 1841 : il est tout à fait significatif que ce soit le libéral Desanat, enivré par l'oxygène du concours de Béziers, qui fonde en ce début de 1841 *Lou Bouillabaisse*, où immédiatement vont affluer auteurs provençaux et languedociens. Et tout aussi significatif que ce soit *La Gazette du Midi*, à laquelle pourtant Desanat ne ménage pas ses traits, qui la première vante l'entreprise dans sa dimension pleinement méridionale. Significatif encore que le même journal soit particulièrement sensible à la "vraie" poésie des auteurs "de l'intérieur" provençal, les Vaclusiens Castil-Blaze, C.Reybaud, Dupuy, etc., qu'elle découvre dans le journal de Desanat comme dans son éphémère rival *Lou Tambourinaire et le Menestrel* (de Bellot et L.Méry). Significatif encore que le jeune Roumanille fasse là ses premières armes. Mais si Desanat a accueilli "*le plaintif Roumanille*", il n'aura pas le plaisir d'accueillir Gelu, son ami, qu'il connaît et fréquente, "*le fougueux Gelu*"... Ni Bénédict, ni Gelu ne se mêleront à ces rencontres hétéroclites, où les poètes dialectaux se confrontent, se découvrent et ébauchent, bien loin du "réalisme marseillais", une salvation de la langue par la Lettre.

Encore plus significatives sont les premières tentatives de “poésie ouvrière” de Toulon à Marseille, absolument étrangères aux préoccupations linguistiques et stylistiques de Gelu et Bénédict.

Ainsi, la rupture introduite dans le tissu “réaliste marseillais” par les publications de Gelu et Bénédict en 1840, loin de vouloir décentrer la poésie dialectale de l’imaginaire petit-bourgeois vers les réalités sociales, visait en fait à la délectation accrue du véritable, de “l’authentique” génie de la Langue : en ce sens, Gelu a été, totalement, un poète “national-marseillais”, beaucoup plus qu’un poète “engagé”. Il n’est pas inutile, en des temps où, dans la proclamation qui perdure de la mort de la Langue, il est tentant d’en voir la salvation passer par la parole populaire, de mesurer combien pour lui la parole était au service de la langue, bien plus que la langue ne pouvait la servir.

René Merle

NOTES

1 - Cf. Trussy, *Margarido*, 1861, où la Provence maritime et orientale, mâle, est opposée à la féminine Provence du Rhône.

2 - La thèse de Ripert, *La Renaissance provençale, 1800-1860*, Paris-Aix 1917, a été le premier ouvrage qui tente une classification solide, classification qui méritait d’être nuancée et qui a été souvent ossifiée.

3 - On trouvera quelques bilans provisoires de cette recherche dans R.Merle, “Consulat et Empire, un laboratoire de l’aliénation occitane”, *Lengas*, 1985. “Usage politique du provençal, 1815-1840”, *Lengas*, 1985 - “Pré-Félibrige”, *Amiras*, 13, 1985 - “L’île des fous”, *Amiras*, 13, 1985 - “Le chemin d’Honorat”, *Amiras*, 13, 1985 - “Victor Gelu”, *Cahiers critiques du patrimoine*, 1985) - *Inventaire du texte provençal de la région toulonnaise*, GRAICH, 1986.

Note de 2005 : On trouvera la totalité des textes de presse évoqués dans la thèse, R.Merle, *L’écriture du provençal de 1775 à 1840*, 1990. Présentation dans : - [René Merle - Thèse : "L’écriture du provençal de 1775 à 1840", rapport du jury, presse](#)

4 - Sur Carvin, cf. P.Gardy, *Langue et Société en Provence au début du XIXe siècle, le théâtre de Carvin*, Paris, 1978. - R.Bertrand, “Carvin”, *Menestrel*, mai 1983.

5 - Achard père avait projeté, en 1794, d’éditer les poètes provençaux de Marseille.

6 - Il se livra à une violente satire du Marseille des parvenus dans “Fragment satirique” en 1824.